

tant d'éclat pendant sept nuits et disparut ensuite. Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui chaque jour, à son lever, au lieu de rayons étincelants, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux; car la chaleur seule peut le raréfier; son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

Mais rien ne prouve plus combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abydos au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil, et que la nature avait fait pour veiller le plus longtemps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente; et, en regardant à la clarté d'une lampe près de s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais, quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était: « Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me verras à Philippies. — Eh bien, reprit Brutus d'un ton assuré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippies contre Antoine et César, il remporta une première victoire, renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivit les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

## CICÉRON<sup>1</sup>

SA FAMILLE. — SES SUCCÈS AU BARREAU. — CONJURATION DE CATILINA. — DERNIÈRES ANNÉES DE CICÉRON.

La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée, et soutint par sa conduite la noblesse de son origine.

On a sur la condition de son père des opinions très opposées: les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis



Fig. 87. — Cicéron.

<sup>1</sup> Cicéron vécut de 116 à 43 avant J.-C. La conjuration de Catilina eut lieu en 63.

de quitter ce surnom et d'en prendre un autre; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus (*pied-bot*) et des Catulus (*petit chien*)<sup>1</sup>. Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullus; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mit un pois chiche.

Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfants allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux.

Après avoir terminé ses premières études, il prit des leçons de Philon, philosophe de l'Académie, celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait excité le plus l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes, et le premier entre les sénateurs; il puisa dans ses leçons une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marse; mais, voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude; il fréquenta les Grecs les plus instruits, et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eût donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogone, affranchi de Sylla, ayant acheté pour la somme de deux mille drachmes\*, les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir, comme proscrit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces

1. Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

biens, vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talents\*. Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très irrité contre Roscius; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours; l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire lui offrant pour entrer dans la carrière de la gloire l'occasion la plus brillante qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir sa santé. Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore; mais elle était dure et peu flexible: et comme il déclamaient avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré...

[Il alla étudier l'éloquence à Athènes, puis à Rhodes et en Asie. Ce fut à Rhodes que le philosophe Apollonius l'ayant entendu discourir, plaignit le sort de la Grèce, en disant que les seuls avantages qui restaient aux Grecs, le savoir et l'éloquence, Cicéron allait les transporter aux Romains.]

Il retournait à Rome pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très grande gloire: « Ce sera, lui répondit la pythie, en prenant pour guide de ta vie, non l'opinion du peuple, mais ton naturel. » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération; il s'entendait donner les noms injurieux de Grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome; mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillants et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux

qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans la prononciation et dans le geste, les mêmes défauts que Démosthène ; mais les leçons de Roscius et d'Ésope, deux excellents acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'eurent bientôt corrigé. La grâce de la déclamation donnait à l'éloquence de Cicéron une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris. » C'est par faiblesse, disait-il, qu'ils crient ainsi,



FIG. 88. — La pythie sur son trépied.

comme les boiteux montent à cheval pour se soutenir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces réparties vives conviennent au barreau ; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs et lui donna la réputation de méchant. Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome ; mais quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur qu'à aucun des prêteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors. Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile auprès du prêteur ; Cicéron entreprit leur défense et parvint à les justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ces succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante, qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y

pensait de lui et de tout ce qu'il avait fait. « Eh ! où donc as-tu été, Cicéron, pendant tout ce temps-ci ? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome comme dans une mer immense et ne lui avait produit aucune gloire solide.

La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre, dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un désir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans qui, n'employant que des outils et des instruments inanimés, savent en détail les noms de chacun et à quel usage ils sont propres ; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'Etat dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses concitoyens. Il s'attacha donc non seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de campagne, leurs voisins, leurs amis ; en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement, et y montrer même les terres et les maisons de ses amis.

Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense ; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est que, avec si peu de fortune, il ne recevait pour ses plaidoyers ni salaire ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été prêteur en Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltants. Il fut mis en justice par les Siciliens, et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais pour ainsi dire en ne plaidant pas. Les autres prêteurs voulaient le sauver ; et, par des délais continuels, ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée. Cicéron s'étant levé dit qu'il n'avait pas besoin de plaider ; et, produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger et obligea les juges à prononcer.

L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès ; mais on obtint de lui de se trouver au jugement,

lorsqu'il s'agirait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques, Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes : « Tu as pourtant le sphinx chez toi, » lui répartit Cicéron. Verrès fut condamné; et Cicéron ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour l'avoir bornée à une somme si modique. Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir



Fig. 89. — Hortensius.

d'ornement à ses jeux; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présents, et ne fit usage de la libéralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.

Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples et une autre près de Pompéa, toutes deux peu considérables. La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes; et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille. Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mit à table avant le

coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, que pour ménager la faiblesse de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint, par ce régime, à fortifier son tempérament.

Il abandonna à son frère la maison paternelle, et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin; car tous les matins il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celles de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recher-

chait Cicéron, dont l'appui lui fut très utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrents distingués; il fut nommé néanmoins le premier de tous; et les jugements qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Licinius Macer, qui, déjà puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que, lorsque les juges commencèrent à donner leurs voix, il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au-devant de lui, et, l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha et mourut subitement. Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parce qu'il montra la plus grande fermeté.

Le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits; et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité et plaire assez au peuple. Mais des hommes animés par leur cupidité particulière, et non par les vues du bien général, cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout; c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté le meurtre de son frère. Dans la crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eût encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contents de s'être engagé mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme et mangèrent tous de sa chair.

Catilina avait corrompu la plus grande partie de la jeunesse

romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs de toute espèce, et n'épargnant rien pour fournir à profusion à cette dépense. Déjà toute l'Étrurie et la plupart des peuples de la Gaule cisalpine étaient disposés à la révolte; et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtiments, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Pour renverser un gouvernement déjà malade, il ne fallait plus que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, Catilina se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir : c'était Caius Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, portèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté, et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique de tous les candidats Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier et n'avait pas le rang de sénateur.

Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme le prélude des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistrature, et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et dans leurs discours au peuple ils s'élevaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changements dans la république. D'un autre côté, les tribuns du peuple proposaient des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla; ils demandèrent l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maîtres de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur

volonté, d'établir des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils jugeraient à propos. La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décemvirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes, dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir; ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule qu'on lui assignait. Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main et d'en disposer à son gré lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit dans le sénat la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer. Les tribuns firent de nouvelles tentatives et citèrent les consuls devant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature : tant il les subjuga par l'ascendant de son éloquence!

Cependant la conjuration de Catilina, que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappée de terreur, reprit courage; les conjurés s'étant assemblés, s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace, avant que Pompée, qu'on disait déjà en chemin, suivi de son armée, ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina, c'étaient les anciens soldats de Sylla, qui, dispersés dans toute l'Italie, et répandus pour la plupart, et surtout les plus aguerris, dans les villes de l'Étrurie, rêvaient déjà le pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier, nommé Mallius, qui avait servi avec honneur sous Sylla, ils entrèrent dans la conjuration de Catilina et se rendirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat; car il avait résolu de tuer Cicéron, à la